

Yeshayahou Leibowitz

*L'exigence d'être
héroïque
s'appelle
l'incitation à la
révolte*

Propos recueillis par Eyal Sivan en 1992

Traduit par Catherine Neuve-Église
Édité par Armelle Laborie

Dix ans après avoir filmé et m'être entretenu avec le professeur israélien Yeshayahou Leibowitz, ses propos, dont quelques extraits sont publiés ici, demeurent d'une surprenante clairvoyance et pertinence, et toujours d'actualité.

1982, Guerre du Liban. Dans la salle de l'ancienne cinémathèque de Jérusalem, un vieil homme frêle et courbé s'adresse à quelques centaines de jeunes entassés. Membres de mouvements de jeunesse sionistes et de groupuscules d'extrême-gauche anti-sionistes, ils se sont réunis pour débattre. Le professeur Yeshayahou Leibowitz replace sa grande kippa noire et parcourt la salle du regard. Après un long moment de silence, il déclare brusquement : « *Je demande à toute personne honnête de se lever et de déclarer haut et fort avec moi qu'il est un traître, qu'il trahit les valeurs sacrées de ce pays* ».

INTERVIEW

Ce fut le tout premier soutien public au mouvement pour la désobéissance des appelés et des soldats de l'armée israélienne, appelés à servir au Liban et dans les Territoires occupés.

Cinq ans plus tard, la première Intifada éclatait.

À cette époque parût un article dressant le portrait d'un des rares soldats ayant refusé de servir dans les Territoires occupés et qui fut condamné par la cour martiale à trente-cinq jours de prison. À sa sortie, il refusa à nouveau d'obéir et fût renvoyé en prison.

Ce jeune soldat n'avait aucun précédent de militantisme politique. Au journaliste qui l'interrogeait sur les raisons de cet acte de désobéissance, il expliquait avec simplicité que, sans être partisan de la gauche, il ne voulait pas imposer la loi militaire à des gens revendiquant simplement leur droit à la liberté. Pendant un week-end de permission, il a rencontré le professeur Leibowitz qu'il ne connaissait pas, mais dont il savait qu'il recevait des soldats et intervenait auprès de Yesh Gvul (« *Il y a une limite* », mouvement créé en 1982 pour soutenir les soldats déserteurs de la Guerre du Liban).

De retour dans son unité, il a maintenu son refus de rejoindre le service de maintien de l'ordre dans la ville occupée de Jénine et fut immédiatement condamné à 35 jours de prison.

Le journaliste lui a bien sûr demandé si Leibowitz qui l'avait incité à désobéir. Il expliquait alors que le vieux professeur ne lui avait rien demandé de tel, mais lui a simplement cité la phrase d'un philosophe américain du siècle dernier : « *Good men must not obey law too well* ». « *Ça ne m'a pas aidé, raconte le jeune homme, car je ne m'étais jamais demandé si j'étais ou non un homme honnête* ». Par la suite, Leibowitz lui a expliqué que si le *Shul'han Arukh* (la Table dressée) commence par les mots : « *Triompha de lui-même l'homme qui décide de se réveiller le matin pour servir Dieu* », il y est fait référence à l'héroïsme dont l'homme doit faire preuve pour triompher de ses instincts, y compris l'instinct de survie qui lui fait craindre la mort. Mais Leibowitz attira

son attention sur une interprétation du Talmud du terme « Itgaber » : « *Triomphe celui qui ne craint pas ceux qui le tournent en dérision* ». Il s'agit là d'un grand héroïsme. Et il est rare, précisait Leibowitz.

À la fin de la lecture de cet article, je me suis souvenu qu'un autre soldat, qui ayant désobéi pour les mêmes raisons, avait déjà déclaré à la presse : « *Depuis 1982, tous les intellectuels nous ont lâché les uns après les autres. Mais pas Leibowitz* ».

Pendant plus de 40 ans, Leibowitz a défié les pouvoirs politique, religieux et militaire en Israël. Mais on ne peut pas comprendre son combat si on ne voit pas qu'il est d'une part un sioniste convaincu et d'autre part un croyant assidu.

En 1948, il s'est battu pour ce qu'il appelle « *le cadre de l'indépendance nationale et politique du peuple juif* ». S'il considère alors que le sionisme a achevé sa mission le jour de la déclaration de l'indépendance de l'État d'Israël, c'est parce que le but du sionisme était que les juifs ne soient plus gouvernés par les *goyim*. Il ne voit dans l'État qu'un outil.

Les valeurs autour desquelles se rassemblent un peuple, une nation, ne peuvent être imposés par un État. Elles ne peuvent être qu'individuelles.

Sioniste et religieux, ses multiples positions vis-à-vis du judaïsme et de l'État d'Israël n'en n'ont que plus de poids. Il n'a jamais cessé de dénoncer la propension de l'État hébreu à devenir une théocratie doublée d'un nationalisme exacerbé. Ces tendances lui semblaient tout à fait opposées à la nature du judaïsme et aux intérêts du peuple juif. C'est bien lui qui a osé déclarer, après avoir refusé le Prix Israël : « *Pour la plupart des juifs qui se veulent tels, le judaïsme n'est que le bout de chiffon bleu et blanc hissé en haut d'un mât et les actions militaires que l'armée accomplit en leur nom pour ce symbole. L'héroïsme au combat et la domination, voilà leur judaïsme. Voilà comment se forme aujourd'hui une mentalité judéo-nazie* ».

De mon côté, je travaillais alors sur les fondements idéologiques de la société israélienne telles qu'ils s'élaborent à travers l'éducation, l'instrumentalisation de la mémoire de la Shoah et la constitution d'une identité victimaire. Je suis venu lui exposer le projet du film *Izkor, les esclaves de la mémoire* auquel je souhaitais le voir participer. Nous avons discuté mémoire, éducation, nationalisme... Le ton est monté. Le dialogue que j'avais tenté d'instaurer avait échoué.

Deux jours durant, j'ai ressassé cet échec, puis je l'ai rappelé. Immédiatement, sans aucune autre explication, il m'a convoqué le soir même, à 23h30.

Le professeur m'a accueilli silencieusement et, sans un mot, m'a indiqué une chaise dans un recoin de son étroit bureau, recouvert jusqu'au plafond de livres vieilliss et noircis par l'usage. Sur le canapé, deux adolescents rougissants, portant kippas claires et barbes naissantes, tenaient ouvert un grand livre aux pages jaunies couvertes de caractères hébraïques serrés. Leibowitz s'est rassis entre les deux garçons et a repris le Talmud dont il était en train de lire un passage.

Devant ce monde de juifs perpétuellement absorbés dans et par la Torah, monde soudainement surgi et dont le sens m'échappait, je me sentais étranger. Entre ma situation d'Israélien laïc et ce monde construit autour d'une notion univoque – le judaïsme – le contraste paraît grand.

Finalement, dans un claquement sec, Leibowitz a refermé le livre et dit aux deux adolescents : « *Ce sera tout pour aujourd'hui. Si vous voulez approfondir le sujet, vous pouvez lire mon livre « Corps et âme » sur le problème psychophysique* ».

Cette conclusion pour le moins abrupte et inattendue m'a rappelé l'autre aspect – essentiel – de Leibowitz, que j'avais pu un instant oublier : la science. Après avoir étudié la biochimie et la médecine à Berlin où il était arrivé en 1919 de Riga, il enseignait depuis 1934 la médecine neurophysiologique et la biochimie à l'université hébraïque de Jérusalem.

Pour Leibowitz, le religieux, la valeur suprême est Dieu. Il tentera de s'en rapprocher en obéissant aux Commandements, alors que pour l'humaniste, cette valeur suprême sera l'homme. Cependant, si divergentes soient leurs positions, ils se retrouvent sur un point : « *Les deux grandes échelles de valeur de l'humanité, la religion et l'humanisme, opposées l'une à l'autre dans tous les domaines, ont cependant en commun la vision des institutions étatiques. Du point de vue de ces deux échelles de valeurs, l'instrument étatique n'a pas un sens de valeur mais de fonction et ne peut résoudre le problème du choix des valeurs humaines* ».

Je n'ai pas grand-chose en commun avec Leibowitz : ni l'âge (au moment des interviews, il a 88 ans et j'en ai 28), ni la formation (c'est un universitaire bardé de diplômes, médecine, biologie, etc., et je ne suis qu'un autodidacte), ni le sionisme (il a immigré en Israël par sionisme et moi qui ne le suis pas, j'ai quitté Israël pour la France) ni moins encore la religion (je ne suis ni croyant ni pratiquant).

Mais, comme il le disait lui-même, « *l'homme religieux n'est pas différent de l'homme laïc, sauf par le fait que, dans sa vie, en plus des choses profanes qui sont communes à tous les êtres humains, il a des activités et des modèles de conduite qui ne naissent pas de la réalité, mais constituent une référence à Dieu* ».

La foi de Leibowitz se fonde en effet sur l'obéissance aux lois de la Torah orale : la *halakha* (ensemble des Commandements et Devoirs). « *Je ne sais pas quel est le contenu du judaïsme aujourd'hui. Je ne connais que le judaïsme historique* » : celui qui se fonde sur la Torah orale dont les Commandements rythment la vie quotidienne de l'homme pour ce qui est du travail, de la famille et du sexe, de la cuisine et de la table. Le judaïsme est un véritable programme de vie, une éthique.

C'est ainsi que la réflexion de Leibowitz devint le fil conducteur du film *Izkor, les esclaves de la mémoire* dont la diffusion au début des années 1990 par plusieurs chaînes européennes de télévision a suscité des réactions aigues et des débats passionnés. La découverte de Leibowitz dérange et fascine.

On m'incite à le faire connaître davantage et j'en viens à lui soumettre l'idée de faire un film sur lui : *Itgaber*.

Leibowitz qui ne publie pas, mais dont la porte est toujours ouverte à ceux qui, petits ou grands, laïcs ou religieux, soldats ou étudiants, souhaitent le rencontrer, l'écouter ou l'interroger, en accepte le principe.

Il n'appartenait à aucun mouvement politico-idéologique. Il n'avait aucune vocation à délivrer des messages. Il se contentait de répondre à toutes les sollicitations individuelles. Jusque fort tard le soir, il recevait chez lui ceux qui souhaitaient le rencontrer et consacrait à chacun le temps nécessaire.

Pendant trois mois, entre janvier et mars 1992, j'ai filmé 80 heures de conversation à travers lesquelles j'ai voulu reconstituer la simplicité du cheminement de sa pensée qui donneront lieu aux deux parties du film *Itgaber, le triomphe sur soi* : « De l'État et de la Loi » et « De la science et des valeurs ».

Le présent entretien est tiré de plusieurs conversations avec Leibowitz, dont l'intégralité des entretiens doit paraître aux éditions La Fabrique prochainement.

Rappelons simplement que, pour Leibowitz, mort à 92 ans durant l'été 1995, il n'a jamais été question d'imposer une vision politique ou éthique qui serait bonne pour l'humanité, mais d'accueillir celui qui, troublé par des problèmes de conscience, réclame une aide morale. Son objectif est alors aussi constant que le sont ses propos : aider l'homme à opérer certains choix de valeurs, éduquer.

Minimisant son rôle de pédagogue, il m'avait déclaré : « *Des centaines de personnes de tous bords viennent me voir, m'écrivent et m'appellent. Je réalise à quel point je suis devenu la voix de ces muets qui ne savent pas, ne réussissent pas ou n'osent pas interpréter leurs pensées et leurs sentiments. Ils apprécient que je les aide à définir ces pensées et ces sentiments. Mais je ne pense pas que quiconque ait changé d'opinion pour autant* ».

Dans la confusion qui règne actuellement entre judaïsme, sionisme et israélité, quand ceux qui se revendiquent ou qu'on appelle « penseurs juifs » ignorent tout du judaïsme, et malgré le manque terrible de sa parole libre et originale, on ne peut que le remercier de sa générosité à n'avoir jamais refusé un entretien. Car s'il n'est plus, les centaines d'heures d'images de Leibowitz toujours vivant peuvent reconforter face au vide abyssal de ladite « pensée juive contemporaine ».

E.S.

On vous a appelé prophète, sage, conscience d'Israël, prédicateur, etc. Mais au fond, comment vous définissez-vous ?

Je m'appelle Yeshayahou Leibowitz. Voilà pour la définition.

Avez-vous un rôle ou une mission dans la société israélienne ?

L'homme n'a pas de mission, que je sache. Les potentialités d'un homme viennent de ce qu'il sait ou non poser des questions. C'est là que réside la différence entre un homme intelligent et un autre. Un homme intelligent pose des questions que d'autres ne s'imaginent même pas. Savez-vous ce que, dans la Hagada, on oppose à l'intelligent ? « *Celui qui ne sait pas poser de questions* ». C'est l'antithèse. Cela ne veut pas dire que l'intelligence c'est connaître les réponses, mais que c'est savoir poser des questions. Savoir poser des questions, c'est une grandeur humaine.

Etes-vous conscient de votre influence sur la société ?

Je n'ai pas d'influence sur la société israélienne, non. N'ont de l'influence que ceux qui détiennent le pouvoir.

C'est de la pure modestie.

La modestie ne fait pas partie de mes défauts.

Y a-t-il eu un moment dans votre vie où vous avez envisagé de quitter la religion ?

Non.

Posons la question autrement... Y a-t-il eu un moment où vous avez choisi d'être

croyant ? Car vous êtes né dans une atmosphère juive pieuse où l'on observait les Commandements et les *mitzvots*.

Je suis né dans un monde juif qui n'était déjà plus imprégné de judaïsme. J'ai étudié la chimie à l'Université de Berlin. La recherche en chimie est ma fonction principale dans le domaine de la science. De la recherche en chimie, je suis passé à la biologie. J'ai ensuite étudié la médecine. Depuis, j'exerce toutes mes activités dans le domaine des sciences exactes, en partie en chimie biologique et en partie en physiologie elle-même. J'ai d'abord été professeur de chimie organique à l'université hébraïque de Jérusalem, puis j'ai dirigé la Faculté de Biochimie. Parallèlement, j'ai conduit une recherche sur le cerveau à la Faculté de Médecine où j'enseignais la neurophysiologie. Mes activités scientifiques se partageaient entre la biochimie et la physiologie, où j'ai surtout étudié le système nerveux et le cerveau. À 72 ans, j'ai abandonné la recherche. Maintenant que je suis vieux, je fais partie de la Faculté de Philosophie, dont je n'avais jamais fait partie auparavant. Et je suis aujourd'hui professeur honoraire dans ma propre université.

Quelle est la relation entre votre travail scientifique et votre réflexion religieuse et philosophique ?

C'est très complexe. Pendant plusieurs centaines d'années, 200 ou 300 ans, depuis le moment où la science classique est devenue la science moderne, c'est-à-dire du début du XVII^e siècle jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on a cru que la

recherche scientifique, au sens moderne du terme, n'était pas liée aux problèmes philosophiques. Ce sont précisément les progrès énormes accomplis au XX^e siècle, les plus grands de l'histoire des sciences, de l'histoire de l'humanité, qui posent aujourd'hui des questions philosophiques et cela est une grande nouveauté. Au temps de ma jeunesse, on n'a pas vraiment pensé à ça, pas jusqu'au bout. On n'a pas perçu que la recherche scientifique en soi, la recherche expérimentale, la recherche en laboratoire, poserait un jour des problèmes conceptuels qu'un supplément de connaissances ne suffirait pas à résoudre, et qui soulèverait la question de la nature même de la connaissance humaine. Ça ne nous est pas venu à l'idée – en tant que scientifique – nous ne l'avons pas imaginé il y a 60 ou 70 ans. Aujourd'hui, si. En physique et en biologie. C'est ça qui est nouveau.

Est-il possible que votre choix d'être un homme de sciences ait un quelconque lien avec le fait que vous êtes un homme religieux ?

Il existe de grands scientifiques qui ne sont pas religieux.

Mais je ne peux pas ne pas penser aux liens entre vous et Maimonide, celui que vous-même appelez le plus grand croyant du peuple juif après Abraham.

Mais la foi, au sens d'accepter le joug du royaume des cieux, la Torah, les *mitzvots*, c'est-à-dire les Commandements, n'a pas de lien avec la connaissance. Cette foi peut se trouver chez un vendeur de courgettes

du souk comme chez un lauréat de prix Nobel de physique.

Y a-t-il un quelconque lien entre le progrès énorme du point de vue des connaissances avec le fait que nous soyons plus barbares que par le passé ?

Non, mais nous avons plus de possibilités. S'il a été possible de liquider 10 000 personnes par jour à Auschwitz, cette possibilité technique n'était pas envisageable auparavant.

Hannah Arendt dit que si des êtres humains n'ont pas tué, c'est parce qu'ils ont pensé et que l'être pensant ne peut pas assassiner. J'imagine que vous n'êtes pas d'accord ?

Non, pas du tout, je ne l'accepte pas.

Donc pour vous la pensée n'est pas garante du précepte « Tu ne tueras point » ?

Bien sûr que non. Je ne vois aucun lien entre la pensée et le postulat « Tu ne tueras point ». Il n'y a pas de lien entre ces deux choses. En parlant de pensée, je me réfère à l'idée même, l'acte de penser, dont l'expression suprême est la table de multiplication. Il n'est pas clair à mes yeux pourquoi quelqu'un qui connaît la table de multiplication serait moins assassin qu'un autre qui ne la connaît pas. Le problème ici n'est pas un problème de compréhension, c'est le problème du choix volontaire de l'homme. Il est essentiel de comprendre qu'entre ce que l'homme sait, ce qu'il connaît, et ce que l'homme veut, il n'y a rien de commun. Ce qui fonde la volonté de l'homme ne dépend pas

des connaissances qu'il possède ou qu'il pourrait acquérir. La connaissance en soi n'implique aucune obligation. Aucune connaissance quelle qu'elle soit n'obligera l'homme à vouloir quoi que ce soit. La volonté humaine est autonome. C'est d'ailleurs pourquoi je ne crois absolument pas que l'on puisse influencer la volonté de l'homme. Par contre, je peux comprendre que si quelqu'un a la volonté de faire quelque chose, on peut l'aider à réaliser ce qu'il veut. C'est d'ailleurs la volonté d'un homme qui définit sa personnalité.

Dans notre tradition, il y a quelque chose qui s'appelle *Tshuva*, le retour à la religion. Et bien moi, je ne crois pas que l'on puisse ramener des gens à la religion. Mais il y a des êtres humains, et ces cas sont très rares, qui reviennent à la religion. Ça vient d'eux-mêmes et celui qui n'y vient pas, rien de l'extérieur ne pourrait le pousser. Vous remarquerez que dans le judaïsme, selon la tradition religieuse, il est dit que tous les prophètes d'Israël, si nombreux soient-ils, n'ont pas réussi à eux tous, à ramener une seule âme dans le droit chemin. Moïse, après ses 40 ans de désert – et je parle de notre approche historiosophique traditionnelle – qui a transmis la parole de Dieu au peuple dit le jour de sa mort, « *Je suis vivant, je suis avec vous et vous ignorez la parole de Dieu, alors que se passera-t-il le jour de ma mort ?* » Il n'est même pas sûr pour l'avenir. Autrement dit, si le choix de valeurs ne vient pas de l'homme lui-même, il ne viendra pas d'ailleurs, pas même du Ciel.

L'homme est responsable de lui-même. Ces paroles très simples ont un poids

très important. Car jamais un homme ne pourra prétendre qu'il est comme il est à cause des conditions et des coïncidences. Mais il est possible qu'il ne soit pas toujours responsable de ce qu'il fait. Il est inutile d'expliquer qu'il peut ne pas être responsable de certains actes qu'il aurait commis par manque de compréhension, par erreur, par obligation ou par contrainte extérieure. Et c'est pour ça que l'homme est jugé.

Il y a ceux qui disent qu'il faut exempter l'homme des responsabilités parce qu'il a agi par obligation ou suite à des pressions sur lui-même. D'ailleurs, la loi pénale reconnaît cela. Certains vont plus loin et disent que la nature d'untel est comme ça parce qu'il est obligé de vouloir certaines choses et en cela il n'est pas responsable de ses penchants et de ses volontés que nous considérons comme mauvais. On prétend qu'il est obligé par sa nature d'être ainsi. Et bien, cette notion d'obligation, de contrainte, que nous connaissons au niveau de la *Halakha*, exempte l'homme de la punition, c'est l'expiation, *Kapara*.

Le péché qu'un homme a commis sous la contrainte, il n'en est pas responsable. Certains élargissent la notion de contrainte à la nature même de l'homme, en disant qu'il est probable que l'homme soit contraint par sa propre nature, non pas dans la notion de la *Halakha* – de la contrainte extérieure – mais de la contrainte dans le sens des autres, c'est-à-dire de la société ou de certaines personnes qui auraient un pouvoir sur lui. Donc il y a été contraint et il en est dédouané. Mais il est possible que l'homme soit contraint par sa propre

nature et dans ce cas-là aussi, des penseurs et des gens qui pensent aux problèmes des hommes dédouanent l'homme de sa responsabilité. Et c'est quelque chose que je n'accepte pas.

Il faut dire qu'existe également cette opinion selon laquelle il y aurait une contrainte qui libère l'homme de sa responsabilité, même si cette contrainte vient de l'homme lui-même. Dans les définitions traditionnelles, c'est le fait que l'homme n'arrive pas à triompher de son instinct. Il ne s'agit pas d'un homme qui ne peut pas triompher de l'influence de son environnement ou qui ne peut pas triompher du pouvoir qui l'oblige à agir de telle ou telle façon, mais que l'homme ne peut pas triompher de lui-même.

Il y a dans le monde de la Torah cette idée selon laquelle l'homme est dispensé par le ciel. Dans les relations entre les hommes, quand quelqu'un a agi par sa volonté, il est responsable de ces actes. Mais il est possible qu'à un autre niveau, l'homme ne soit pas responsable de ce qu'il a fait parce que c'est sa nature. Il n'aurait pas pu agir autrement que de la façon avec laquelle il a agi. J'ai trouvé cette approche dans un document littéraire religieux. Je l'ai trouvé par hasard rédigé par la plume d'un des pères du mouvement hassidique. Le Hassidisme est un monde pour lequel je ne trouve généralement pas de contenu de valeur. Et pourtant j'y ai trouvé, écrit par l'un des pères de Hassidisme, il y a 200 ans, un texte qui dit cette chose de façon claire. Il est possible qu'un individu se trouve dans une situation où il n'a pas la possibilité de triompher de son mauvais

penchant et, dans ce cas, il est exempté par la justice divine, mais il n'est pas exempté par la justice humaine. Nous ne pouvons juger l'homme que sur ce qu'il a fait de sa propre volonté. Et le problème métaphysique énorme, de savoir si la volonté de l'homme est libre ou non, n'a rien à voir avec le jugement sur l'homme. Mais ici nous n'essayons pas de résoudre des problèmes métaphysiques. Nous savons que l'homme est capable d'agir selon sa volonté et c'est à cela que nous nous attachons. Et nous nous demandons s'il a la force d'accomplir cette volonté. Dans le fait même de tenter d'aider à la volonté d'un homme, sans les calculs sur les chances de réussir ou pas, il y a quelque chose de très grand.

Permetts-moi de terminer avec une remarque qui a plus un sens symbolique que pratique. Je suis sûr que tu connais le premier mot du texte du *Shulhan-Arukh* (La table dressée). C'est *Itgaber*, ce n'est pas *Ia'amin*. C'est *Il triomphera de lui-même*, ce n'est pas *Il croira*. Et celui qui triomphe, même s'il n'y a pas de garantie qu'il parvienne à triompher, par le fait même qu'il triomphe, s'érige au niveau humain le plus élevé.

Pour vous, la volonté est première, pas secondaire. Qu'est-ce que la volonté ?

Nous parlons ici d'une volonté précise, car nous connaissons aussi la volonté des animaux. Si un chien veut un morceau de viande, nous ne pouvons pas imaginer que le chien est conscient du fait qu'il veut ce morceau de viande, c'est-à-dire que la volonté agit en lui. Par contre, quand moi je veux manger, je suis conscient du fait que je veux manger. Ma volonté exprime ma personnalité. C'est là la chose primaire qui exprime ma personnalité : je suis cet homme, parce que j'ai telle et telle volonté.

J'en conclus que vous comprenez qu'il y a des gens qui veulent vous empêcher de parler.

Bien sûr, c'est une source de conflits.

Pourquoi le refus de servir dans les Terri-toires est-il si important pour vous ?

Comment ça, « important » ? Je veux la fin du régime actuel de l'État d'Israël. Je veux ébranler ce régime qui n'est plus aujourd'hui que l'instrument d'un État pour dominer un autre peuple.

Pourquoi voulez-vous ébranler ce régime ?

Parce que je veux l'ébranler ! La volonté de l'homme est une chose première et non secondaire.

Qui n'a pas besoin d'être justifié ?

Bien sûr que non. C'est la volonté de l'homme qui est la justification de ses actes.

Je veux être croyant, c'est l'explication...

C'est cela, la foi.

Le respect de la loi ne dépend que de ma volonté ?

Oui.

Tout ce que l'on fait, c'est par volonté qu'on le fait ?

Si on fait quelque chose, c'est un effet de la volonté. C'est évident.

L'héroïsme est une notion importante pour vous. De quoi s'agit-il ?

L'héroïsme, c'est la position d'un homme qui s'oppose à ses pulsions naturelles, à ses penchants. L'homme n'est pas responsable de certains penchants naturels ni de ses pulsions internes. Et s'il y résiste par choix moral, par respect pour des valeurs qu'il s'est choisi, c'est de l'héroïsme. Cela se manifeste dans tous les domaines de la vie. Le besoin de posséder, par exemple, est une tendance naturelle chez l'homme. Le désir de richesse, l'argent. On en a d'ailleurs parfois grand besoin. Face à la possibilité de s'en procurer d'une façon qui va à l'encontre de sa propre morale, il se peut qu'on fasse preuve d'héroïsme. L'homme d'affaires qui sait qu'il peut gagner des millions dans une opération fondée sur l'escroquerie, s'il y renonce, c'est de l'héroïsme. Autre exemple : l'homme qui sait que, grâce au mensonge, il peut séduire telle jeune fille qu'il désire ardemment et qui malgré cela, renonce à l'abuser et à la tromper, fait, là aussi, preuve d'un grand héroïsme. L'homme qui risque sa vie pour atteindre un objectif fondé

sur des valeurs est évidemment un héros. Tout individu qui domine sa passion pour la richesse, les honneurs, le pouvoir, ses pulsions sexuelles, chaque fois que ces penchants vont à l'encontre des valeurs qu'il s'est fixées, est un héros. À plus forte raison, il sera un héros s'il dépasse son élan vital, son instinct de survie au nom de ses valeurs. Autrement dit, l'héroïsme est un phénomène qui peut se rencontrer dans tous les domaines de la vie. Appliquer le terme d'héroïsme uniquement au domaine de la guerre n'est qu'une acception étroite de sa signification, c'est le réduire à sa manifestation la plus vulgaire. C'est la constatation empirique d'un phénomène extrêmement répandu qui se vérifie chez des millions d'êtres humains, chez tous les peuples, dans toutes les cultures et de tout temps. Ça n'a rien à voir avec l'idéologie. Comment cela s'explique-t-il ? Comment ces millions de gens ont-ils le courage d'aller au combat ? Tout d'abord parce qu'ils agissent au sein d'un groupe particulier, dans un cadre collectif. Il n'y a pas besoin de grande analyse psychologique pour le comprendre. Ce n'est pas la peur de l'ennemi qui les pousse mais le fait qu'ils se trouvent dans le même cadre que lui. C'est la première raison. La seconde, c'est qu'au combat, ce qui motive le soldat, ce ne sont pas des valeurs, mais le fait de vouloir vaincre quelqu'un d'autre, l'ennemi. C'est pour ça qu'il risque sa propre

vie. Ce qui est en jeu ici, c'est l'agressivité. L'homme qui risque sa vie en se précipitant dans une maison en flammes pour tenter de sauver un enfant resté à l'intérieur, a un point commun avec le soldat au combat. Comme lui, il risque sa vie pour quelque chose. Mais cette dernière forme d'héroïsme est beaucoup plus rare parce qu'il s'agit de se battre contre soi-même, et non contre quelqu'un d'autre comme le soldat au combat, même si, dans les deux cas, on risque sa vie. C'est ce que je voulais dire en affirmant que l'héroïsme sur le champ de bataille est celui qui a le moins de mérite. Mais cela reste une forme d'héroïsme. Cela ne fait aucun doute.

De quel héroïsme est-il question dans « La table dressée » ?

Il s'agit de l'héroïsme dont l'homme fait preuve pour le service de Dieu. Le texte est explicite : « *Triomphe de toi-même comme un lion pour te consacrer le matin au service de Dieu* ». Au nom de cette valeur, l'homme est prêt à accepter des obligations et des interdictions. Des obligations auxquelles il ne se serait pas soumis de lui-même naturellement. De même pour les interdictions. Il s'interdit des choses que, naturellement, il aurait envie de faire. Dans des cas extrêmes, il peut même aller jusqu'au martyr pour Dieu. C'est de l'héroïsme. Cela exige l'héroïsme dont j'ai parlé, celui où l'homme doit triompher

de soi-même. Dans tous les exemples que j'ai cités, l'homme doit triompher de soi-même.

Mais ce cas particulier a quelque chose d'intéressant. La formulation même de la phrase indique de quel héroïsme il s'agit. Il est intéressant de remarquer que ce texte ne mentionne pas les choses qu'il faut faire ou ne pas faire, ni les choses dont j'ai parlé plus haut, par exemple, être prêt au martyr pour le service de Dieu. Il ne parle pas de ça, je crois qu'il s'agit plutôt du fait de ne pas avoir peur des humiliations. Quand il dit « *trionpher de soi pour le service de Dieu* », il ne veut pas parler du risque ou de la peur d'être tué. Il y a dans cette formulation une très grande profondeur psychologique. Yossef Karo sait qu'il y a beaucoup de choses sur terre pour lesquelles l'homme est prêt à se faire tuer. C'est même une chose très commune. Mais il veut parler du fait d'avoir peur d'être humilié ou moqué, qui est très difficile à surmonter. L'homme appartient toujours à une société dont il fait partie, qu'il reconnaît comme sienne. Quand au sein de cette société, au nom d'une valeur supérieure qu'il s'est choisi, il adopte un comportement que la société à laquelle il appartient ne reconnaît pas, il doit triompher de la peur du regard de cette société. C'est de l'héroïsme. Bien sûr, l'héroïsme qui consiste à risquer sa vie est très grand, mais d'un point de vue psychologique, ce n'est pas si difficile. Ici, il s'agit de triompher du regard d'une société à laquelle,

par ailleurs, il appartient entièrement et consciemment. Il s'agit de se comporter d'une façon qui ne sera pas comprise par la société à laquelle on appartient naturellement. Cela exige un très grand héroïsme. C'est le cas, par exemple, des soldats qui refusent d'exécuter un ordre légal. Ces soldats reconnaissent la loi, ils considèrent l'armée dont ils font partie comme la leur. Ils adhèrent à ses règles, ils savent que le fonctionnement de l'armée repose sur la discipline. En refusant d'exécuter un ordre qui va à l'encontre de leurs valeurs, ils savent que leur attitude ne sera pas acceptée ni même comprise, et encore moins admirée. Pourtant, ils s'y tiennent. C'est de l'héroïsme.

Ils rencontreront sûrement des gens qui leur diront que justement, la valeur suprême, c'est la discipline du soldat. On entend parfois cette opinion, même chez nous. Ceux qui pensent ainsi ne se rendent pas compte qu'ils s'identifient avec Adolf Eichmann. Tout ce qu'Eichmann a fait était légal. Il considérait comme son devoir supérieur d'obéir aux ordres qui lui avaient été donnés par ceux qui, légalement, avaient autorité et compétence pour le faire. C'est d'ailleurs l'argument sur lequel Servatius, son avocat, a fondé sa défense au cours de son procès.

Pouvez-vous expliquer ce qui se passe en Israël ?

Oui. Et je vais vous répondre en employant la formule d'un intellectuel du XIX^e siècle,

qui n'était pas juif. Il a parlé du nationalisme comme de la voie qui mène de l'humanité à la bestialité. Le peuple allemand a réellement emprunté cette voie jusqu'au bout. Cette voie s'ouvre aussi devant les juifs. Nous ne sommes pas encore allés jusqu'au bout. Le bout de ce chemin, ce sont les chambres à gaz. Nous ne sommes donc pas encore allés jusqu'au bout, mais nous sommes sur cette voie.

Peut-on faire marche arrière ?

Bien sûr! Quel que soit le chemin emprunté, on peut toujours faire marche arrière. On peut toujours s'arrêter et faire demi-tour. C'est toujours possible.

En considérant qu'il était permis d'exercer des « pressions physiques modérées » au cours de l'interrogatoire d'un ennemi, le Président de la Cour Suprême de l'État d'Israël a emprunté la voie décrite par cet intellectuel du XIX^e siècle, qui d'ailleurs appartenait à la culture allemande. Il était autrichien et appartenait donc au monde culturel germanique. Je n'ai pas connaissance dans le monde, le monde qui se considère comme civilisé, d'un seul État dans lequel le Président de la Cour Suprême ait autorisé le recours à la torture pour interroger des prisonniers ennemis. On utilise

la torture partout, c'est évident. Il n'existe pas de police qui n'ait jamais recours à la violence envers les prévenus. C'est dans la nature de l'homme et on le vérifie partout. Mais que le Président d'une Cour Suprême déclare qu'il est permis d'avoir recours à la torture au cours des interrogatoires, je pense que c'est une chose que l'on n'avait plus jamais vue dans les pays occidentaux depuis le XVIII^e siècle. La torture policière a été abolie au XVIII^e siècle par la monarchie absolue.

Revenons à notre point de départ. Peut-on dire que s'arrêter sur cette voie ou faire demi-tour soit, d'un certain point de vue, de l'héroïsme ? Est-ce que, pour un dirigeant, résister à un penchant naturel est de l'héroïsme ? Et peut-on exiger de quelqu'un d'être héroïque ? Peut-on enseigner l'héroïsme à quelqu'un ?

Personne n'est en droit d'exiger de qui que ce soit d'être héroïque. Cette exigence, on ne peut l'avoir que vis-à-vis de soi-même. Ni moi ni personne n'a le droit d'exiger de quelqu'un d'être un héros et d'assumer toutes les conséquences du choix de telle ou telle valeur. Mais on peut exiger ça d'un groupe : cela s'appelle l'incitation à la révolte.

Et c'est ce que vous faites ?

Oui.

Et vous croyez en cette révolte ? Vous souhaitez qu'elle ait lieu ?

Oui, bien sûr.

Même si cela doit conduire à la violence, à des affrontements, voire à une guerre civile ?

Écoutez, je ne comprends pas l'effroi qu'éprouvent les gens quand ils entendent le mot « guerre civile ». Il existe une position pacifiste que je ne partage pas, mais que je comprends. Pour les pacifistes, la vie de l'individu est la valeur suprême et rien ne peut justifier, et encore moins obliger, à sacrifier ou à supprimer une vie humaine. Autrement dit, aucune guerre n'est justifiée. C'est un pacifisme de principe. Mais si quelqu'un n'est pas pacifiste par principe, cela signifie qu'il reconnaît qu'il existe, ou au moins qu'il peut exister des choses pour lesquelles il est permis de sacrifier ou de supprimer une vie humaine. Il peut même penser qu'il y a des cas où il est nécessaire de sacrifier ou de supprimer une vie humaine. Si quelqu'un adopte cette position, je ne comprends pas pourquoi à ses yeux, une guerre ne serait permise qu'entre deux peuples et serait interdite entre les membres d'un même peuple.

Je crois que chaque enfant américain à qui l'on demanderait quel est l'événement le plus important ou même le plus admirable de l'histoire des États-Unis, une histoire qui a à peine plus de deux cents ans répondrait sans aucun doute que c'est la Guerre civile de 1861-1865. Une Guerre civile qui a duré quatre ans et au cours de laquelle un demi-million d'Américains ont été tués par d'autres Américains. Mais cette guerre était en faveur du « *gouvernement du peuple, pour le peuple et par le peuple* » comme l'a dit cet homme en qui tout enfant américain voit le plus grand personnage de l'histoire américaine : Abraham Lincoln. Il était président pendant cette Guerre civile. Évidemment, aux yeux des pacifistes, la position de Lincoln n'était pas acceptable. Il a sacrifié des centaines de milliers de vies humaines, il a fait périr des centaines de milliers d'Américains en faveur de ce qu'il a appelé, dans cette maxime extraordinaire que chaque enfant américain apprend encore aujourd'hui, par cœur à l'école : « *le gouvernement du peuple, pour le peuple et par le peuple* ». Ce sont les derniers mots de son discours à Gettysburg. C'est comme la phrase que l'on enseigne chez nous aux enfants : « *Il est bon de mourir pour notre pays* ». Ce sont les derniers mots de Trumpeldor qui ne les a probablement jamais prononcés, mais ça n'a aucune importance...

Mais revenons à nous, ou plutôt, arrivons à nous.

De toutes les guerres du peuple d'Israël, – et notre histoire est pleine de guerres, chaque fois que nous avons été indépendants, chaque fois que le peuple juif a eu un État, il y a eu des guerres, beaucoup de guerres – pourtant, il n'y a qu'une seule guerre que nous célébrons lors d'une fête importante de notre calendrier. Une fête qui dure huit jours, une fête qu'on célèbre en grandes pompes. On n'a pas décidé de célébrer la guerre de Yehoshua Bin Noun pour conquérir la terre d'Israël, on ne célèbre pas non plus la guerre du roi David qui a conquis la ville des Jébuséens et qui en a fait Jérusalem. Ces guerres-là ne sont pas célébrées dans notre calendrier, pas plus que les guerres du plus grand conquérant de nos rois. La guerre qui a eu l'honneur d'être retenu par le calendrier hébraïque et qui est célébrée en grande pompe au cours d'une grande fête religieuse, n'est pas la guerre de Yehoshua Bin Noun, ni celle du roi David, ni même celle de Jéroboam Ben Yoash. Mais justement une guerre civile qui a déchiré le peuple juif.

Celle-ci a l'honneur de figurer dans notre calendrier et a marqué de son sceau la conscience religieuse sous la forme d'une

fête de huit jours. Même la fête de Pâques ne dure pas aussi longtemps. Je veux parler de la fête de Hanoukka. Il s'agit justement d'une guerre civile et non pas de ce que nous avons l'habitude d'appeler aujourd'hui une guerre d'indépendance nationale menée contre un ennemi venu de l'extérieur. Mattitiahou et ses fils se sont battus contre des traîtres juifs. Cette guerre a opposé ceux qui étaient fidèles à la Torah à ceux qui s'hellénisaient. Il est vrai qu'elle s'est transformée ensuite en une guerre du peuple juif contre le pouvoir étranger et a abouti à la reconquête de l'indépendance. À cause de la bêtise et de la méchanceté des non-juifs, mais cela n'a pas d'importance, le roi qui est intervenu dans cette affaire juive interne s'est évidemment mis du côté de ceux qui étaient politiquement proches de lui, c'est-à-dire les hellénisants. La fête et les célébrations qui l'entourent ont été fixées pour rappeler non pas une guerre contre ces Grecs mais une guerre civile au sein du peuple juif.

Ceci répond à la question de savoir si la guerre civile est la pire des horreurs et s'il faut l'éviter à tout prix et quels que soient

les circonstances. S'il existe des conditions ou des circonstances qui justifient une guerre, – je le répète, j'insiste sur le mot « si » – donc s'il existe une justification à la guerre, elle reste valable que cette guerre oppose deux peuples ou deux parties d'un même peuple.

De telles conditions sont-elles réunies aujourd'hui? Est-il légitime de tirer des conclusions de l'Histoire et de comparer des situations passées avec ce qui se passe aujourd'hui? Quand je parle de la situation actuelle, je veux parler de ce qui se passe ici, aujourd'hui, en Israël. Les conditions d'une révolte ou d'une guerre civile existent-elles ?

Non. D'abord il n'existe pas ici de groupe de gens qui, au nom de principes que nous avons déjà mentionnés, refuse résolument de participer à la politique d'occupation et d'oppression d'un autre peuple et de faire peser sur eux l'amertume et la violence. Un tel groupe n'existe pas pour l'instant sous une forme organisée, même si beaucoup d'individus comprennent la situation et la réprouvent. La crainte d'une guerre civile n'est pas fondée, car cette politique d'occupation et d'oppression est celle du gouvernement israélien qui utilise la puissance dont il dispose pour la mettre en œuvre. Si cette politique

venait à changer ou si une opposition interne venait à infléchir cette politique, ou encore si des pressions externes forçaient à y renoncer – pressions qui pour l'instant n'existent pas, mais qui restent possibles – il ne se trouverait en Israël aucune force capable de s'opposer à cette nouvelle politique. Tout ce mouvement des colons qui se mobilisent sous la bannière du « Grand Israël » n'existe que parce que la politique d'Israël – c'est-à-dire la politique du gouvernement israélien – le finance, l'arme et le protège de son armée. Si le gouvernement israélien optait pour la paix et que celle-ci ne pouvait être atteinte qu'en partageant le pays entre les deux peuples, s'il cessait de financer ce mouvement et d'armer ses partisans, s'il ne les protégeait plus de son armée, ce mouvement serait incapable de résister à ce changement de politique.

Notre existence nationale ici dans l'État d'Israël est-elle possible en ne se fondant que sur la conscience que nous avons d'être juifs, sans que cela prenne un autre contenu ?

C'est une toute autre question. C'est la question de la définition du peuple juif. Cela n'a rien à voir avec le dispositif appelé l'État d'Israël.

C'est vrai, mais ce dispositif n'a aucun contenu de valeur autre que le nationalisme juif.

Aujourd'hui, l'identité juive n'a aucune définition précise. La question est celle de la définition du peuple juif. C'est une question très différente et elle se pose à un niveau très différent. L'État d'Israël est une organisation du pouvoir, comme dans n'importe quel autre État. Nous considérons cette organisation étatique légitime parce que nous voulons – je dis « moi » et je dis « nous », parce-que beaucoup d'autres personnes comme moi le veulent – qu'il existe un cadre à l'indépendance nationale et politique du peuple juif. C'est la raison pour laquelle nous avons créé un appareil de pouvoir qui s'appelle l'État, bien que tout appareil de pouvoir soit en soi mauvais, comme nous l'avons dit plus haut. Il est considéré comme mauvais par nature dans la mesure où il s'oppose à la liberté individuelle. Mais dans ce domaine je ne cherche pas à atteindre l'idéal et je ne suis pas non plus anarchiste, j'admets donc que c'est la seule façon de donner un cadre à l'indépendance nationale et politique de ce groupe de gens qui le désirent.

Est-ce que la nature même de l'État ne le conduit pas nécessairement, à un moment ou à un autre, au nationalisme ?

Il existe beaucoup d'États qui n'ont nullement l'intention d'exercer un pouvoir violent sur un autre peuple et qui ne le font pas. Il y en a partout dans le monde.

Pourtant, de grandes démocraties, à une étape ou à une autre, ont retiré leurs droits aux minorités. C'est arrivé à l'Amérique.

Nous sommes le 29 janvier 1992. L'Afrique du Sud est en train de renoncer à exercer un pouvoir violent sur les noirs. Le plus grand patriote français du XX^e siècle a mis fin à l'empire colonial français en Afrique. Lui qui pourtant était largement considéré comme réactionnaire et clérical – et il n'y a pas besoin d'ajouter comme un nationaliste farouche – avait compris que c'était l'intérêt de la France et la garantie de sa paix qu'elle cesse de dominer par la force les Arabes et les noirs d'Afrique. Il a compris qu'elle devait quitter ces pays. Je sais qu'on va m'accuser de démagogie, de vulgaire démagogie, si je compare nos problèmes à ceux de la France, parce qu'entre la France et l'Algérie, il

y a la mer Méditerranée. Il n'y a aucune mer entre nous et les Palestiniens. Au contraire, nous sommes sur le même territoire. C'est pourquoi notre problème est sans aucun doute beaucoup plus difficile à résoudre. Mais d'un point de vue théorique, c'est le même problème.

La France a été une puissance coloniale pendant plusieurs décennies. Elle a colonisé l'Algérie pendant cent trente ans. Formellement et légalement, l'Algérie faisait partie de la France. Elle formait trois de ses départements. Bien que gouvernés par la France, près de vingt millions d'Algériens étaient privés de droits politiques. Cela nous rappelle des choses que nous connaissons bien. Il y avait presque un million de colons français. Un million de Français qui vivaient là-bas depuis trois générations. Mais l'Algérie voulait son indépendance et c'est pourquoi la France ne pouvait continuer à maintenir sa domination que par la force. L'analogie est très claire : la Quatrième République a effectivement essayé de se maintenir de cette façon et ce qui se passait là-bas a beaucoup d'analogies avec l'Intifada qui, bien entendu, aux yeux du pouvoir était du terrorisme. Les combattants algériens pour

l'indépendance étaient considérés comme des terroristes que le pouvoir a essayé de réprimer en faisant intervenir son armée. Cela a duré jusqu'à l'arrivée du grand patriote français, De Gaulle. Il a fait sortir de prison le chef des indépendantistes qui avait été emprisonné à la suite d'un jugement qui l'avait reconnu coupable de terrorisme. De Gaulle l'a fait sortir de prison et l'a fait venir au palais de l'Élysée. Il a conclu une paix avec lui en contrepartie du retrait total de la France. On a cru un moment que la France allait sombrer dans une guerre civile car le million de colons qui se trouvait là-bas n'était pas d'accord avec ce plan et, bien entendu, il était soutenu par la France. Mais finalement, les choses se sont terminées exactement de la même façon qu'ici quand nous nous sommes retirés du Sinaï et de Yamit. Des cris de protestation se sont élevés jusqu'au ciel, mais dès l'instant où le pouvoir a cessé de soutenir les colons, ils ont eu beau crier, ils ont dû céder.

Il est vrai qu'ils ont essayé d'assassiner De Gaulle. Dans ce genre de circonstance, quel qu'un risque aussi de se faire assassiner chez nous. Il est évident que cela peut arriver ici. Si un jour un gouvernement différent

accède au pouvoir, – je le répète, le mot important est «si» – et qu'il a comme programme une paix véritable, c'est-à-dire un projet qui consisterait à proposer la paix au peuple palestinien en contrepartie du partage du pays. Bien entendu, il n'y a aucune garantie que les Palestiniens acceptent un tel plan, mais c'est possible. Et s'ils le faisaient, cela signifie que nous nous retirerions complètement des Territoires. Et bien, si un gouvernement israélien propose un tel plan, il est tout à fait possible que le Premier ministre israélien soit assassiné de la main d'un juif. Ce n'est pas impossible. Il est tout à fait possible que le dirigeant juif qui serait prêt à libérer l'État d'Israël, – je dis bien l'État d'Israël et non les Palestiniens car ça serait une libération pour l'État d'Israël que de cesser d'imposer son pouvoir à un autre peuple – et bien il est tout à fait possible, ce n'est pas certain, mais il est tout à fait possible que ce qui s'est passé là-bas arrive aussi chez nous.

Pour revenir à la signification de l'existence de l'État d'Israël, celui-ci n'est pas destiné à être un refuge pour les juifs. Nulle part dans le monde, les juifs n'ont besoin d'un

refuge. Nous continuons à nous servir de concepts qui appartiennent à l'histoire, mais le 29 janvier 1992, il n'y a plus nulle part dans le monde de juifs qui ont besoin d'un refuge. Mais il y a des juifs qui veulent un cadre à l'indépendance politique et nationale du peuple juif. J'en fais partie. C'est un choix de valeur, ce n'est pas un besoin. Un refuge est un besoin. Si le seul moyen de sauver sa vie est d'aller dans un pays particulier, l'existence de ce pays est une nécessité. Mais le sionisme est un choix de valeur qui n'est pas partagé par tous les juifs.

On ne peut donc pas lui donner de justification logique.

Non, il n'a pas de justification logique. Sur ce point, les juifs ne sont pas différents des autres peuples. Beaucoup de groupes humains ont aspiré à l'indépendance politique et nationale. C'est légitime.

On peut dire que le sionisme, c'est le mouvement des juifs qui en ont assez d'être dirigés par des non-juifs. Il y a des juifs qui en ont assez de voir le peuple juif être gouverné par des non-juifs. C'est ça, le sionisme. L'État d'Israël n'a pas été créé

pour offrir un refuge au peuple juif, mais pour une raison idéologique : l'indépendance politique nationale. Pour cela, nous avons non seulement été prêts, mais nous nous sommes fait effectivement tuer et nous avons tué. «On veut avoir le droit et la possibilité de commettre nos propres folies et nos propres crimes et en être responsables». C'est le sens de l'indépendance politique et nationale d'un peuple. Commettre ses propres crimes et ses propres folies et en être responsable. Les sénateurs juifs américains sont bien juifs aux yeux des membres du peuple juif. Mais en tant que juifs, ils ne sont pas responsables des crimes du gouvernement Bush, tandis que les membres du gouvernement Shamir sont responsables de nos crimes. C'est l'expression de notre indépendance.

Nous parlons d'un cadre pour l'indépendance nationale du peuple juif. Nous ne parlons pas d'un cadre pour l'existence des douze millions de juifs qui vivent sur terre.

Le pouvoir américain de la génération précédente est l'auteur de cette entreprise désastreuse et stupide qu'a été la guerre du Viêt-Nam. Aujourd'hui, toute l'Amérique

l'admet, toute l'Amérique reconnaît que ça a été une entreprise stupide et désastreuse. Le peuple américain a envoyé des dizaines de milliers de soldats américains au Viêt-Nam, soixante mille soldats américains s'y sont fait tuer. Au nom de quoi? Vous ne trouverez aujourd'hui personne en Amérique qui soit capable de vous le dire. Des juifs se sont associés à cette entreprise. Au premier chef, M. Kissinger. Celui-ci est responsable, en pratique, de la mort de milliers d'Américains et de milliers de Vietnamiens. Mais le peuple juif n'est en rien responsable de ce carnage, parce que M. Kissinger a agi en tant que politicien américain et non en tant que politicien juif.

En revanche, prenons un exemple récent, qui a été publié ici il y a un mois ou deux. Je veux parler de cette femme de dix-neuf ans, terroriste du Fatah ou d'un groupe de ce genre, qui a été arrêtée et détenue en prison avec des menottes nuit et jour. Il n'y avait aucune raison à cela. C'est ce qu'on appelle la «pression physique modérée». Elle était sur le point d'accoucher. On a interdit de lui ôter ses menottes, et elle a dû accoucher les menottes aux mains. Le peuple juif en

est responsable. À propos de cette affaire qui s'est produite chez nous et qui a été publiée dans toute la presse, il suffit de citer les paroles du prophète Jérémie : « *Ils auront grande honte, ignominie éternelle qui ne s'oublie pas* ». J'affirme donc que le peuple juif en est responsable parce que nous jouissons de notre indépendance. C'est pourquoi je dis que nous avons emprunté la voix dont parle Grielphartzer mais que nous ne sommes pas encore allés jusqu'au bout. Chez nous, on peut encore publier une telle affaire et réagir. Pourtant, il n'y a eu aucune réaction publique convenable à la suite de cette affaire. C'est significatif. Personne n'est venu réclamer la démission immédiate du gouvernement sous lequel on s'autorise ce genre de chose. Une telle réaction ne s'est pas produite. Certains journalistes ont réagi violemment en disant que c'était une honte que de telles choses se produisent chez nous. Mais il n'y a pas eu de réaction massive du public pour réclamer la démission de ce gouvernement. Cette affaire a eu lieu dans un cadre légal. Les exécutants avaient reçu

des ordres. On avait interdit d'ôter les menottes à cette jeune femme.

Pour vous, la politique actuelle du gouvernement israélien salit le nom du peuple juif ?

Absolument. C'est pourquoi j'ai cité le prophète Jérémie : « *Ils auront grande honte, ignominie éternelle qui ne s'oublie pas* ».

Le fond du problème est peut-être qu'un État ne devrait pas se mêler de questions morales ni de valeurs ?

Exactement. C'est ma position. C'est ce que j'ai voulu dire en parlant de limiter la compétence du pouvoir au minimum indispensable. L'État ne doit pas s'occuper de valeurs mais de besoins. Ce sont les états totalitaires qui s'occupent de valeurs. Le régime de Hitler était fondé sur une valeur. Un État démocratique n'est fondé sur aucune valeur. Le régime de Staline, le régime communiste aussi était fondé sur une valeur. La France dirigée par Mitterrand n'est fondée sur aucune valeur. C'est pourtant un État qui répond à des

critères très élevés. Il n'est pas idéal, bien sûr, mais il se situe à un niveau élevé du point de vue de son contenu moral, pourrait-on même dire.

L'État d'Israël est-il fondé sur une valeur ?

Oui, l'État d'Israël est fondé sur une valeur et cette valeur, c'est le maintien du pouvoir juif violent sur toute la terre d'Israël et sur l'autre peuple qui vit sur cette terre. C'est le contenu de valeur de l'État d'Israël, aujourd'hui. C'est pourquoi il vient de verser deux milliards et demi aux colons installés dans les Territoires, alors qu'il n'a pas d'argent pour les immigrants récents. L'intégration des immigrants n'est pas une valeur pour cet État. Ce qu'il considère comme une valeur, c'est de maintenir son pouvoir sur les Territoires occupés. Il n'y a pas d'argent pour améliorer le système éducatif. Il n'y a pas d'argent pour améliorer les services de santé. Il n'y a pas d'argent pour intégrer les immigrants, mais il y a de l'argent pour les assassins qui s'installent dans les Territoires. Beaucoup d'argent : deux milliards et demi, l'année dernière. Au nom de cette valeur,

on sacrifie la santé, l'éducation, l'intégration des immigrants. On sacrifie tout cela pour maintenir notre pouvoir sur les Territoires occupés.

Vous appelez les colons des assassins ?

Oui, bien sûr.

Pourtant, vous allez chez eux. Vous parlez à ces assassins, et vous leur donnez des conférences. N'y voyez-vous pas une contradiction ?

S'ils me demandent de venir, j'y vais. Bien sûr. Il y a aussi des assassins dans le peuple juif.

Et cela ne vous pose pas de problème de leur parler ?

Si, bien sûr.

Pour poser la question de façon plus radicale, vous auriez accepté de prendre la parole devant un groupe d'officiers nazis ?

Non, pas chez des nazis. Mais nous parlons des juifs. Nous sommes embarqués sur le même bateau. C'est là toute la

question. Nous formons le peuple juif et j'en fais partie. Nous sommes responsables de tout ce qui se passe ici. Je suis responsable de ces assassins. Vous ne comprenez pas cela? Nous sommes ensemble dans cette affaire.

Mais vous souffrez? Cela vous fait mal – quel autre terme employer? – que votre appel à la révolte n'ait pas donné naissance à une force politique?

C'est vrai, cela n'a pas réussi. C'est un fait. Pourtant, je suis submergé de visiteurs. Ma femme Greta ici présente pourra vous le confirmer. Beaucoup de jeunes viennent me rendre visite. Sans exagérer, je suis submergé de visiteurs qui viennent discuter avec moi de cette question du refus de servir dans les Territoires. Ces jeunes viennent de tous les horizons. Certains sont sur le point d'être mobilisés.

Ils ont dix-sept ou dix-huit ans. Certains sont de tout jeunes soldats. D'autres sont déjà à l'armée depuis un certain temps. Ils ont déjà servi dans les Territoires où s'y trouvent encore. Ils s'interrogent sur cette question du refus de servir, autrement dit, enfreindre un ordre légal. Dire à l'un de ces jeunes gens de refuser de servir dans les Territoires, ce serait exiger de lui d'être un héros. L'héroïsme ne tient pas spécialement au fait qu'ils risquent d'être condamnés à passer vingt-huit jours dans une prison militaire. Ce n'est pas une chose facile, mais on n'en meurt pas. L'héroïsme est d'ordre psychique. Vous comprenez ce qu'est l'héroïsme psychique? Ce jeune sert dans une armée qu'il considère comme la sienne. Il ne s'agit pas d'une armée étrangère. Il s'agit de sa propre armée qui est un outil, un instrument aux mains d'un régime que ce jeune considère comme son

gouvernement légitime. Il a raison. Le gouvernement Shamir est notre régime légitime. Cela n'est pas remis en cause. Ce jeune sait également que le bon fonctionnement de l'armée repose entièrement sur la discipline. Il s'agit de décider d'enfreindre un ordre légal. Son attitude risque de n'être absolument pas comprise de son entourage, de son environnement naturel. Son entourage, en général, va mépriser son attitude. C'est pourquoi c'est un grand héroïsme, et c'est une chose que l'on n'a pas le droit d'exiger d'un individu, bien que certains l'aient fait. Plus de cent cinquante jeunes ont déjà fait de la prison pour ça. Plus de cent cinquante personnes, vous comprenez ce que ça signifie? Il y a parmi eux plusieurs jeunes officiers. Le nombre de ces objecteurs dépasse le millier. C'est un chiffre que l'on cache. Ils ne sont pas tous passés en jugement car généralement, on étouffe l'affaire. Il n'est

pas toujours facile de comprendre pourquoi certains sont jugés et condamnés à des peines de prison de vingt et un ou de vingt-huit jours, tandis que d'autres qui ont fait exactement la même chose, les autorités font semblant de les ignorer. Je comprends que les autorités redoutent que ce comportement ne prenne de l'ampleur. C'est d'ailleurs exactement ce que je souhaite. Ce jeune qui est venu me parler de sa décision, je lui dis qu'il n'est pas le seul, que beaucoup d'autres pensent comme lui. Si vous vous organisiez et si vous faisiez de vos décisions un mouvement collectif pour le refus de servir, cela deviendrait tout à fait autre chose. Tout d'abord, d'un point de vue psychologique, cela serait beaucoup plus facile. Le fait de faire partie d'un groupe qui adopte une position qui va à l'encontre de l'attitude générale de la population vous rendrait les choses plus faciles. Vous ne seriez plus

seuls. Et moi, je ne serais plus en train de m'adresser à des individus et je ne serais plus tenté de vous demander l'impossible. Ensuite, si vous preniez cette décision de façon collective, vous seriez moins vulnérables. En effet, on ne pourrait pas traduire cinq cents personnes devant un tribunal militaire. Vous traduire devant un tribunal militaire signifierait la fin de l'armée. C'est dans ce sens que j'incite à la révolte. En leur disant : « *Tu n'es pas seul, vous êtes des centaines* ». Imaginons que cinq cents jeunes sur le point d'être mobilisés cette année écrivent au ministère de la Défense une lettre disant : « *Nous sommes sur le point d'être enrôlés dans l'armée. Nous sommes prêts à servir de notre mieux, de tout notre cœur, de toute notre âme et aussi longtemps qu'il faudra. Mais si nous recevons l'ordre d'aller servir dans les Territoires*

occupés, nous refuserons d'obéir parce que nous voulons être des soldats, mais non des assassins ». Alors, l'image de l'État d'Israël en serait transformée.

Pourquoi êtes-vous le seul intellectuel à dire les choses de cette façon ? Non que vous soyez le seul à les penser, mais à les dire haut et fort, sans réticences.

Non, je ne suis pas le seul. D'autres les disent aussi. Si vous cherchez à cela une explication psychologique ou sociologique, on peut dire que pour moi c'est relativement facile. Les autres, ceux qui ont quarante ou cinquante ans de moins que moi craignent pour leur carrière. Moi, je n'ai plus de carrière à protéger. C'est aussi simple que cela. N'importe qui peut comprendre les choses comme moi. Si je les comprends, ce n'est pas parce que je suis

plus intelligent que les autres. Toute personne sensée comprend parfaitement la situation, et ressent les choses de la même façon que moi. Mais elle sait aussi qu'en s'exprimant de façon aussi franche et directe que moi, que ce soit par écrit ou oralement, elle n'a aucune chance de pouvoir se présenter aux élections, ou qu'elle ne sera jamais élue. C'est vrai également des intellectuels. Ils perdraient la position qu'ils occupent dans la société.

Qu'est-il arrivé au peuple juif ?

Ce n'est pas arrivé d'un coup. C'est un processus qui a pris du temps, et qui a conduit à la décadence et à l'effondrement intérieur du peuple juif. La perte de tout contenu, la perte des valeurs qui lui étaient propres.

C'est à cause du Baal Chem Tov ou à cause de la laïcité ? Comment cela a-t-il commencé, il y a deux cents ans ? Comment le voyez-vous ? Qu'est-ce qui existait encore il y a deux cents ans et qui, peu à peu, a disparu ?

Pendant des dizaines de générations, le peuple juif a partagé un contenu de valeurs collectif. Cela ne signifie pas que tous les individus qui le composaient partageaient ces valeurs, cela signifie que, en tant que groupe, le peuple juif se référait à des valeurs spécifiques. L'ensemble de toutes ces valeurs constituait le judaïsme. Aujourd'hui, le judaïsme a cessé d'être un contenu de valeurs collectif et rien n'est venu remplacer ce contenu de valeurs qui a disparu. Je ne vois aujourd'hui, aucun élément de l'existence humaine qui soit une valeur commune aux juifs. Je ne vois

rien dans le domaine de la vie physique, ni dans la vie intellectuelle ou spirituelle, qui soit une valeur collective de tous les individus qui, sincèrement, se considèrent comme juifs. Ces juifs, qui sont aujourd'hui dix ou douze millions à se déclarer sincèrement juif, je ne leur connais aucun contenu commun de valeurs. C'est pourquoi l'avenir du peuple juif n'est pas du tout une chose évidente pour moi.

Autrement dit, il pourrait disparaître.

Évidemment.



Le film « Izkor, les esclaves de la mémoire » (97 mn, vo hébreu sous-titré français, anglais, italien, espagnol, arabe) est édité en DVD par Momento et disponible sur le site <http://boutique.momento-production.com>. Au second trimestre 2007, le coffret 3 DVD Yeshayahou Leibowitz paraîtra, comportant le film en deux parties « Itgaber », le film « Izkor » et des extraits inédits des entretiens avec le professeur Leibowitz.

